apportent chaque jour la ruine et le désespoir dans un grand nombre de familles. La beauté qu'elles ont reçue de la nature, et qui devrait leur servir à faire le bonheur d'un homme, devient entre leurs mains une arme fatale qu'elles emploient contre tous les jeunes gens appartenant à des familles riches. Elles commencent par tourner la tête à l'un d'eux, qu'elles ont bientôt ruiné par leurs exigences toujours croissantes ; mais elles ont mené avec lui l'existence des plus grandes dames; elles ont, dans leur garde-robe, un choix varié des plus riches parures; elles peuvent se couvrir de diamants, elles ont d'habiles *femmes* de chambre qui savent faire ressortir la beauté de leurs formes, la finesse de leur taille, l'éclat de leurs couleurs naturelles ou fausses au besoin ; elles se sont fait donner un beau huit-ressorts pour promener et montrer au Bois leur ravissante personne. Avec cela, elles savaient bien retrouver un autre pigeon qu'elles plumeront comme le premier; d'autres viendront ensuite, et cela durera tant qu'il leur restera quelque peu de jeunesse et de beauté, réelle ou empruntée. Que feront-elles alors? elles n'en savent rien; mais qu'importe? Au bout de fossé, la culbute, s'il le faut : leur vie sera courte peut-être, mais elles veulent du moins qu'elle soit bonne, c'est-à-dire bruyante, vertigineuse, marquée surtout par le nombre et la distinction de leurs victimes.

Et ce qu'il y a de plus triste, c'est que l'exemple donné par ces *femmes* est si contagieux, qu'il pénètre même au sein des familles honnêtes. Le luxe affiché par les courtisanes excite l'envie des mères de famille, des jeunes filles bien élevées. Toutes veulent porter des robes à la mode, et ce sont les courtisanes qui presque toujours créent la mode; toutes s'empressent d'accrocher à leurs oreilles de lourdes et massives pendeloques, à l'imitation des Laïs et des Phryné modernes. Tant pis pour le père de famille s'il ne gagne pas assez pour suffire à toutes ces dépenses; qu'il travaille davantage, qu'il trouve de nouveaux moyens de gagner de l'argent; c'est lui qui en regarde. Quant à madame et à mademoiselle, il faut qu'elles soient mises comme tout le monde; et, si par hasard elles allaient quelque jour se rencontrer avec une de ces femmes à la mode, il ne faut pas qu'elles aient l'air d'être ses inférieures. Certes, nous ne sommes pas les premiers à remarquer cette funeste influence que le goût de la toilette chez les *femmes* exerce de plus en plus sur les mœurs. Nos auteurs dramatiques en renom n'ont pas négligé d'exploiter cette mine à succès, et plusieurs drames ont reçu d'accueillis ges applaudissements unanimes; ont peint d'une manière saisissante les désastres qu'entraîne pour les familles le goût effréné des toilettes les plus étourdissantes. Comment sortirons-nous d'un mal qui ronge la civilisation actuelle, qui la menace d'une prompte et peut-être irremédiable décadence? Cette question nous effrayerait peu, si nous pouvions compter sur la prochaine disparition des cours et de tous les abus qu'elles traînent avec elles. Oui, nous ne craignons pas d'affirmer que l'avénement d'un gouvernement vraiment démocratique, avec abolition des gros traitements, avec des réformes législatives tendant à rendre impossibles, avec les jeux de Bourse, les entreprises de nature à procurer subitement d'énormes bénéfices, suffirait pour couper le mal dans sa racine; mais, ce remède, précisément parce qu'il serait efficace, est inapplicable du jour au lendemain, et, s'il ne vient pas bientôt, il viendra peut-être trop tard.

— *Femme de chambre.* La *femme de chambre!*... Ce mot seul éveille dans l'imagination la plus obtuse tout un coquet petit monde de minois pimpants et délurés ! Il a on ne sait quoi de mystérieux, de romanesque, d'intime, de jeune, de gai, de ravissant qui chatouille la curiosité et fait songer aux histoires d'amour, aux comédies du coin du feu, aux drames de la vie privée; qui rappelle les billets parfumés, les bouquets emblématiques et le bruit discret des baisers coupables. Ce mot sautille et caquette à l'oreille comme la jolie perruche qui porte si lestement ce nom, le rire aux lèvres, l'intrigue aux yeux, l'amour-ette au cœur. A peine l'a-t-on prononcé, que Lisette avance son petit museau rose, que Dorine fait saillir son gentil corsage si bien meublé; que Suzanne, un doigt levé sur sa lèvre mutine, entre-bâille la porte, et qu'on voit aussitôt défiler en jouant de l'éventail, dans leurs costumes éblouissants, tout le haut et l'arrière-ban des grandes coquettes et des petites ingénues. Vénez, belles amoureuses de l'imbroglio espagnol, femmes aux pieds chaussés, j'allais dire gantés, de satin, à la basquine pailletée d'or, à la noire mantille; approchez Célimène, Cydalise, et vous, tremblante Agnès. Apparaissez, Léonore, Isabelle, Elmire, rayonnantes dans un nuage de poudre à la maréchale et dans des flots de rubans et de dentelles. Clitandre et Valère, bien rasés, bien musqués, bien enguirlandés, vous suivent, jarret tendu, nez au vent, le poing sur la hanche, et c'est tant pis pour Géronte, Georges Dandin et Sganarelle, qui, ce soir, « en auront » pour sûr.

Petits mystères et petites misères de la vie conjugale, qui vous connaît mieux que cette intrépide et triomphante complice de Frontin, de Mascarille et de Figaro ? Autrefois, dans la comédie, c'était la suivante, la soubrette : aujourd'hui, elle est la *femme de chambre*, expression moins discrète, moins piquante, mais toute française, et que les bourgeoises, nos aïeules, employaient déjà.

Car, disons-le tout de suite, ce mot de *femme de chambre* n'est pas aussi nouveau qu'on l'a voulu prétendre, et il n'a pas succédé, comme certains l'ont écrit, à celui de chambrière, qu'il ne pouvait d'ailleurs remplacer. La chambrière était une femme attachée, indifféremment à un maître ou à une maîtresse ; on peut s'en convaincre en se reportant aux *Nouvelles récréations et joyeux devis*, de Bonaventure Des Périers (1558); il y est dit, nouvelle XXXIV : « Ledit curé avoit une chambrière de l'aage de vingt et cinq ans, laquelle le servoit jour et nuict, la povre garse ! dont il estoit souvent mis à l'office, et en payoit l'amende ; mais, pour cela, son evesque n'en pouvoit venir à bout. Il lui deffendit une fois d'avoir chambrières qui n'eussent cinquante ans pour le moins... » Le curé, paraît-il, en prit une de vingt ans et une autre de trente ; mais cela n'est pas notre affaire : il nous suffit de savoir que chambrière était synonyme de servante, de *bonne à tout faire*, dirions-nous à présent; c'est ainsi que, dans la nouvelle XIV (*De l'advocat qui parloit latin a sa chambrière*), on voit cette fille servir à table. La *femme de chambre*, au contraire, est, aussi loin qu'on peut remonter dans l'emploi littéral du mot, exclusivement vouée au service intime des dames, de leur ajustement, de leur parure. Dans le registre des comptes et des dépenses de l'hôtel d'Isabeau de Bavière, *femme* de Charles VI, pour les années 1408, 1409, qui se sont aux archives nationales, on trouve la liste des *femmes de chambre*, dames d'honneur et autres gens et officiers de la reine et de ses enfants. On y voit figurer une certaine Mahaut de Maulyon, *femme de chambre* et lavandière de corps de la reine, Marion, Isabeau la Bourbonnaise et Catherine du Puis, autres *femmes de chambre* de mesdames de Guyenne, de Charolois et d'un des enfants de la reine. Leurs fonctions, on le devine, sont celles qu'exerçaient déjà, nues jusqu'à la ceinture, pour faciliter les corrections, les esclaves grecques qui procédaient à la toilette des matrones romaines.

C'est ainsi que, dès les premiers âges de la civilisation, nous voyons de jeunes captives élevées avec les filles ou les *femmes* de leurs maîtres, prendre une sorte d'éducation au contact journalier de la grâce et de la civilisation, et cette finesse et cette souplesse que peuvent donner la faiblesse et la dépendance. Initiées à tous les secrets du cœur, comme à tous ceux de la toilette, par leur situation même, elles deviennent les confidentes de leurs jeunes maîtresses, et cherchent à se rendre utiles en les servant dans leurs intrigues. Nos soubrettes de théâtre n'ont pas mentanément en grooms, en cochers, en laquais ; il n'y a pas d'exemple d'une *femme de chambre* changée tout à coup en cuisinière ou en bonne d'enfant. L'incompatibilité est évidente : la *femme de chambre* appartient exclusivement à la maîtresse de la maison ; c'est sa propriété particulière, on ne peut y toucher sans sa permission : son bien-être, sa vie intérieure, son bonheur (et plus que cela peut-être) en dépendent. Aussi elle attache, indifféremment à un maître ou à une maîtresse ; on peut s'en convaincre en se reportant aux *Nouvelles récréations et joyeux devis*, de Bonaventure Des Périers (1558); il y est dit, nouvelle XXXIV : « Ledit curé avoit une chambrière de l'aage de vingt et cinq ans, laquelle le servoit jour et nuict, la povre garse ! dont il estoit souvent mis à l'office, et en payoit l'amende ; mais, pour cela, son evesque n'en pouvoit venir à bout. Il lui deffendit une fois d'avoir chambrières qui n'eussent cinquante ans pour le moins... » Le curé, paraît-il, en prit une de vingt ans et une autre de trente ; mais cela n'est pas notre affaire : il nous suffit de savoir que chambrière était synonyme de servante, de *bonne à tout faire*, dirions-nous à présent; c'est ainsi que, dans la nouvelle XIV (*De l'advocat qui parloit latin a sa chambrière*), on voit cette fille servir à table. La *femme de chambre*, au contraire, est, aussi loin qu'on peut remonter dans l'emploi littéral du mot, exclusivement vouée au service intime des dames, de leur ajustement, de leur parure. Dans le registre des comptes et des dépenses de l'hôtel d'Isabeau de Bavière, *femme* de Charles VI, pour les années 1408, 1409, qui se sont aux archives nationales, on trouve la liste des *femmes de chambre*, dames d'honneur et autres gens et officiers de la reine et de ses enfants. On y voit figurer une certaine Mahaut de Maulyon, *femme de chambre* et lavandière de corps de la reine, Marion, Isabeau la Bourbonnaise et Catherine du Puis, autres *femmes de chambre* de mesdames de Guyenne, de Charolois et d'un des enfants de la reine. Leurs fonctions, on le devine, sont celles qu'exerçaient déjà, nues jusqu'à la ceinture, pour faciliter les corrections, les esclaves grecques qui procédaient à la toilette des matrones romaines.

C'est ainsi que, dès les premiers âges de la civilisation, nous voyons de jeunes captives élevées avec les filles ou les *femmes* de leurs maîtres, prendre une sorte d'éducation au contact journalier de la grâce et de la civilisation, et cette finesse et cette souplesse que peuvent donner la faiblesse et la dépendance. Initiées à tous les secrets du cœur, comme à tous ceux de la toilette, par leur situation même, elles deviennent les confidentes de leurs jeunes maîtresses, et cherchent à se rendre utiles en les servant dans leurs intrigues. Nos soubrettes de théâtre n'ont pas

Rendons justice à la *femme de chambre*. Comme toutes les personnes douées d'un sens très-fin, elle observe beaucoup; elle voit les joies, les chagrins, les faiblesses et les travers de maîtres ; mais elle n'en abuse pas pour trahir au dehors, comme le plupart des autres domestiques, car elle est indulgente. Elle est, il est vrai, la doublure de celle qu'elle sert, jeune pourtant et presque coquette. Comme madame, elle a ses jours d'abattement, ses nerfs; mais elle est sensible et aimante. Placée entre les licences de la livrée et les délicatesses de langage des maîtres, respirant tour à tour les parfums de l'alcôve et les miasmes de l'office, son imagination s'exalte, ses sens sont stimulés, et souvent elle chancelle. Le moyen qu'il en soit autrement, à vingt ans, quand on a l'oreille fine et l'œil clairvoyant? Plus d'un, parmi les plus huppés, qui ne s'en souvient guère, a cueilli le premier mot d'amour sur les lèvres de Dorine. Combien, parmi les jeunes hommes élevés sous le toit paternel, ont reçu d'elle la plus douce des initiations! Combien ont épelé avec Lisette le plus intéressant, le plus coloré chapitre des émotions du cœur! Aimable fille, quels heureux n'as-tu pas faits! et sais-tu bien que de la terre qui te revoient dans leurs souvenirs avec ta jambe fine et ronde, tes bas si blancs et si bien tendus, ta robe de jaconas, ton fichu appétissant, ton tablier si coquet et si fripon ! Va, on a beau dire, tu n'a pas les vices inhérents aux laquais. Tu prends les manières des belles dames, et, quand tu te maries ensuite à quelque petit employé, tu as un air et un maintien qui en imposent même aux bourgeois, et qui, devant beaucoup de gens, te feraient prendre pour la véritable femme d'un homme du monde. Mlle Duchesnois a débuté par le rôle de l'état de *femme de chambre;* qui donc l'aurait dit? Et même, dans celles qui, parmi tes pareilles, sont méchantes, l'envie, la jalousie, la médisance, le mensonge, la fausseté, la flatterie, l'hypocrisie, percent plus difficilement que chez les valets. Ceux-ci sont taciturnes, et leurs vices parlent hautement. Toi, tu es fréquemment interrogée, et tes vices, quand tu en as, sont voilés. Que d'adresse il te faut pour faire valoir, embellir les charmes de ta maîtresse ! Il faut faire son visage, retoucher les sourcils, le coin des yeux et le bord des lèvres, disposer l'édifice de sa chevelure, vraie ou fausse. Il faut la rendre jolie, ou du moins lui persuader qu'elle a des grâces infinies. Chaque matin, ta maîtresse te questionne sur son teint. Tu dois avoir une réponse prête, aller au-devant du caprice, corriger la mauvaise humeur, tromper l'amour-propre, enfin avoir l'air de la sincérité. Ce n'est donc rien cela? On te grondera facilement, mais il t'est permis de montrer un peu de dépit. Le triomphe de madame ne serait pas complet si tu étais impassible. Tu connais mieux ta maîtresse que le laquais ne connaît son maître. Aussi nombre de secrets particuliers ont été révélés par toi. Tu ne déroges pas en servant, comme l'homme; parce que la fille qui embrasse ton état paraît l'avoir préféré à la perte de sa vertu, ce qui est souvent vrai. Tu ne parles pas précisément comme les auteurs te font parler sur la scène ; mais tu agis avec dextérité dans beaucoup d'occasions, et tu as encore sur les caractères une certaine influence que les valets ont perdue depuis longtemps. Au bout d'un certain temps, tu copies admirablement ta maîtresse, et, comme tu es bonne, tu t'attendris sur son sort, parce que tu vois de près les tourments que l'envie de briller et les caprices de l'imagination lui font subir chaque jour. Si ta maîtresse te traite avec indifférence, c'est que la paix est entre les deux époux ; mais, si une sorte d'amitié naît entre elle et toi, et que la ligue s'établisse, le mari ne pourra jamais devaner d'où part la discorde qui trouble sa maison. C'est là-dessus que je voulais finir si je n'avais eu à parler que de toi, ô soubrette française, qui n'as pas ta pareille au monde ; mais on me dit qu'il faut bien parler un peu de ta concurrente à Paris, la *femme de chambre* étrangère.

Etrangère, le mot. Elle est Anglaise, peut-être Allemande. L'Anglaise domine dans les aristocratiques demeures du faubourg Saint-Germain et du faubourg Saint-Honoré; elle est, comme toutes les *femmes* de son pays, ou très-laide ou très-jolie ; c'est, dans l'un comme dans l'autre cas, une fille gourmée, pudibonde, que tes libertés de langage, tes propos légers, effarouchent et font rougir. L'Allemande, elle, aime beaucoup sa maîtresse ; mais elle aime mieux encore la chaucroute, la valse en deux temps et les militaires. L'Anglaise et l'Allemande ont un rêve qui ne te sera pas toujours étranger, c'est de passer demoiselle de compagnie... Il arrive qu'elles se trompent dans leurs calculs, et que Breda-Street les recueille un beau soir. La corporation des cocottes compte, tu le sais, pas mal de *femmes de chambre;* cela soit dit sans t'offenser.

Te parlerons-nous de la jeune Amérique? Pourquoi pas? c'est la mode aujourd'hui. Là, tu sais que les *femmes de chambre* blanches ne souffrent pas qu'on leur parle de leurs maîtresses ; ce sont des amoureuses qui attendent un mari; elles font leurs conditions avant d'entrer en place; elles dictent des articles de contrat, stipulant qu'elles recevront librement leur *speech*eur, c'est-à-dire qu'elles ont un préambule de mariage. Chez les Romains, les lois furent obligées d'intervenir pour mettre un terme à de singuliers abus. Cicéron nous apprend qu'une loi, tirée des Douze Tables, avait pour objet d'empêcher que les *femmes* ne parvinssent à se procurer cet objet de toilette. Le texte est ainsi conçu : *Mulieres genas ne radunto* (Que les *femmes* se gardent de raser leurs joues; *De legibus*, liber II). Suivant quelques auteurs, enfin, les *femmes* des Lombards, imitant en cela les Athéniennes, se formaient des barbes avec leurs cheveleures, afin que les ennemis les prissent pour des hommes. On voit, dans le *Dictionnaire* de Trévoux, qu'il y a eu à Paris une femme « ayant non-seulement le visage hérissé d'une longue barbe, mais de plus tout le corps couvert de poils. » En 1424, suivant Pasquier, vint à Paris une nommée Margot, « qui jouoit à la peaume de l'avant et de l'arrière-main mieux qu'aucun homme; ce qui étoit d'autant plus étonnant qu'alors on jouoit seulement de la main nue ou avec un gant double. Mais elle étonnoit encore plus par son menton barbu. » On voyait au siècle dernier, dans le cabinet de curiosités de Stuttgard, le portrait d'une *femme* nommée Bartel Graetje, dont le menton était orné d'une barbe des plus belles. Pendant ses campagnes, Charles XII avait dans son armée un grenadier *femme*. Ce n'étaient, dit un auteur contemporain, ni le courage ni la barbe qui lui manquaient pour être un homme. Elle fut prise à la bataille de Pultawa et amenée ensuite à Saint-Pétersbourg, où on la présenta au czar en 1724. *Sa barbe mesurait* UNE AUNE ET DEMIE *de longueur*... Il y a là, pensons-nous, de quoi consoler nos élégantes des quelques poils qui peuvent déparer leur menton ! Le *Dictionnaire des femmes célèbres* nous apprend « qu'Anne de Vaux, célèbre héroïne du XVIIe siècle, native d'un village près de Lille, en Flandre, se déguisa en homme, poussée sans doute à cela par la barbe qu'elle avait au menton, et prit parti dans l'infanterie sous le nom de *Bonne Espérance*. Elle se distingua par sa valeur et obtint une lieutenance dans le régiment du baron de Merci... » La princesse Marguerite, gouvernante des Pays-Bas, dit l'auteur de la *Pogonologie*, avait une *très-longue et très-belle barbe;* « elle s'en glorifiait, et, persuadée qu'elle contribuait à lui donner un air de majesté, elle se gardait bien d'en retrancher le moindre poil. » Ceux qui, en 1776, passèrent le carnaval à Venise y virent une danseuse dont le menton était couvert d'une barbe noire et touffue. Dulaure nous parle d'une héroïne « dont les dignités de guerrier, de jurisconsulte, de littérateur, d'homme d'Etat, ainsi que son menton barbu, dérobèrent longtemps le sexe à ses compatriotes. » Cette longue liste de *femmes* barbues serait incomplète si nous ne mentionnions aussi la chevalière d'Eon. Mais, généralement, le sexe est dépourvu de barbe, et l'on en a trouvé la raison :

Sais-tu pourquoi, cher camarade,
Le beau sexe n'est point barbu?
Babillard comme il l'est, on n'aurait jamais pu
Le raser sans estafilade.

Nous ne saurions mieux faire que de terminer par quelques anecdotes notre longue étude sur la *femme :*

On s'étonnait qu'un homme eût donné sa fille en mariage à son plus mortel ennemi. « C'est pour me venger, » dit-il.

∴

Un prédicateur, prêchant sur l'évangile de la Samaritaine, acheva son sermon en disant : « Ne vous étonnez pas si cet évangile est si long ; c'est une *femme* qui y parle. »

∴

Pacuvius se plaignant un jour à son voisin Arius d'avoir un arbre où trois de ses *femmes* s'étaient pendues, Arius le pria de lui donner une greffe de cet arbre pour l'enter chez lui.

∴

On demandait deux mille écus à un homme de distinction pour les funérailles de sa *femme*, qui était loin de regretter : « Deux mille écus ! s'écria-t-il ; j'aimerais autant qu'elle ne fût pas morte. »

∴

L'hiver de 1608 fut excessivement rigoureux. Pierre Matthieu rapporte qu'il entendit dire à Henri IV, à son lever, que sa moustache s'était gelée au lit, et auprès de la reine. « Il est vrai, remarque Saint-Foix, que c'était sa *femme.* »

∴

Johnson rapporte que Milton, à qui l'on demandait pourquoi, dans certain pays, un roi peut recevoir la couronne à quatorze ans, tandis qu'il ne peut prendre femme qu'à dix-huit, répondit : « C'est qu'il est plus facile de gouverner un royaume qu'une *femme.* »

∴

Lorsque Mme de Sévigné eut compté la dot de sa fille, elle s'écria : « Quoi ! faut-il tant d'argent pour obliger M. de Grignan à coucher avec ma fille ! » Puis, après avoir un peu réfléchi, elle se reprit en disant : « Il y couchera demain, après-demain, toutes les nuits; ce n'est pas trop d'argent pour cela. »

∴

On s'étonnait qu'un mari dont la *femme* était d'une grande naissance, et passait pour avoir beaucoup de mérite, voulût s'en séparer. Il avance sa jambe et dit : « Vous voyez cette botte; elle est bien faite, et le cuir d'un beau grain; mais vous ne voyez pas où elle me blesse. »

∴

Une jeune et jolie *femme*, maligne et un peu étourdie, venait de perdre un coup important au lansquenet chez une de ses amies, lorsque son mari, qui venait la chercher, se montra à la porte du salon. « Tiens ! voilà mon mari, s'écria-t-elle ; un malheur ne vient jamais seul. »

∴

« Etes-vous heureuse ? » demandait un jour Chamfort à une dame qui était, en réalité, très-heureuse. « Oui, monsieur, répondit-elle; je suis heureuse, mais je ne le sens pas. » Une *femme* seule était capable de primer avec cette délicatesse la différence qu'il y a entre posséder et jouir.

∴

Dans plusieurs églises de campagne, il est d'usage que les hommes soient d'un côté et les *femmes* de l'autre. Le prédicateur, entendant quelqu'un qui babillait, se trouva distrait et s'en plaignit. Une *femme* se leva aussitôt et, voulant venger son sexe, elle dit : « Au moins, cette fois, on ne dira pas que c'est de notre côté. — Tant mieux ! ma bonne, dit le prédicateur, tant mieux ! cela sera plus tôt fini. »

∴

Voltaire, étant chez Mme du Châtelet, jouait avec un jeune enfant qu'il tenait sur ses genoux. Il se mit à jaser avec lui et à lui donner des instructions. « Mon petit ami, lui disait-il, pour réussir avec les hommes, il faut avoir les *femmes* pour soi; pour avoir les *femmes* pour soi, il faut les connaître. Vous saurez donc que toutes les *femmes* sont fausses et... — Comment ! toutes les *femmes !* s'écria Mme du Châtelet en colère; que dites-vous donc là ? — Madame, reprit Voltaire, il ne faut pas tromper l'enfance. »

∴

Mme du Châtelet avait quarante-cinq ans et ne couchait plus avec son mari depuis dix ans, lorsqu'elle devint enceinte. Ses amis intimes, Voltaire et d'Alembert, se donnèrent une peine infinie pour décider le bon M. du Châtelet à faire une réapparition dans le lit conjugal. Le fait fut bientôt connu, et la chose parut si plaisante, que chacun se demandait : « Quelle fantaisie a donc pris à Mme du Châtelet de coucher avec son mari? — Vous verrez, dit le chevalier de Beauvau, que c'est une envie de *femme* grosse. »

∴

Deux amants se promenaient sur les bords de la mer, et la jeune fille jurait à son Léandre un amour éternel, et, au même instant, elle traça ces mots sur le sable : « Plutôt mourir que de changer. » Quelques moments après, ils repassaient par le même endroit. Le jeune homme voulut peindre encore une fois ses yeux de cette promesse de bonheur; mais une vague avait effacé l'écriture. Le jeune homme comprit alors qu'il serait imprudent d'ajouter foi à des paroles dites par une *femme* et écrites sur le sable.

∴

La *femme* est de fâcheuse humeur,
Et près d'elle on ne trouve guère
Que deux seuls instants de bonheur :
Quand on l'épouse, et... qu'on l'enterre.
(*Anthologie grecque.*)

∴

Contre Job autrefois le démon révolté
Lui ravit ses enfants, ses biens et sa santé;
Mais, pour mieux l'éprouver et déchirer son âme,
Savez-vous ce qu'il fit? Il lui laissa sa *femme.*
Mlle DE SCUDÉRY.

∴

L'art de pleurer est un talent
Que la *femme* la plus novice
Possède à fond, et que souvent
Elle entretient par l'exercice.

∴

L'homme juste, selon le sage,
Pèche sept fois et davantage;
— Mais la *femme* juste, combien ?
— Ma foi, le sage n'en sa; rien.

∴

Ces jours passés, l'avocat Barbari,
Qui le beau sexe impudemment diffame,
Dans un grand cercle offrait preuve et pari,
En soutenant que l'esprit d'une *femme*
Ne lui servait qu'à tromper son mari.
• Monsieur, lui dit la sienne qui l'écoute,
Ajoutez donc au moins : « Sans qu'il s'en doute. »
NESTE.

∴

Dans le temps que Maucroix exerçait la profession d'avocat, un ami lui proposa un assez bon mariage; il lui répondit par l'épigramme suivante :

Amis, je vois beaucoup de bien
Dans le parti qu'on me propose;
Mais toutefois ne pressons rien;
Prendre *femme* est étrange chose!
Il faut y penser mûrement :
Gens sages, en qui je me fie,

M'ont dit que c'est fait prudemment
Que d'y songer toute sa vie.

∴

Pour triompher de l'humaine nature,
Le vieux serpent, cauteleux et madré,
Tenta la *femme*, et la *femme* parjure
Fit parjurer l'homme inconsidéré.
Or, que nous a Moïse figuré
Par ce récit? Le sens en est palpable :
De tout temps l'homme à la *femme* est livré,
Et de tout temps la *femme* l'est au diable.
J.-B. ROUSSEAU.

∴

Sur leur santé un bourgeois et sa *femme*
Interrogeaient l'opérateur Barri,
Lequel leur dit : « Pour vous guérir, madame,
Baume plus sûr n'est que votre mari. »
Puis, se tournant vers l'époux amaigri :
• Pour vous, dit-il, *femme* vous est mortelle.
— Las! dit alors l'époux à sa femelle,
Puisque autrement ne pouvons nous guérir,
Que faire donc? — Je n'en sais rien, dit-elle,
Mais, par saint Jean, je ne veux point mourir !
J.-B. ROUSSEAU.

∴

Vous savez mieux plaire et séduire,
Vous savez mieux aimer que nous;
Vous avez un parler plus doux,
Vous avez un plus doux sourire;
Mais, pour compléter votre empire
Et nous mettre en tout après vous,
Femmes, il faut aussi le dire,
Vous savez mieux tromper que nous.
HOFFMANN.

∴

• Ainsi, vous ne prenez jamais
En rien l'avis de votre *femme ?*
— Non, et je fais bien sur mon âme;
Mais, vous faites comme je fais!
— Vous vous trompez : en toute affaire
Je consulte la mienne. — Eh bien?
— Ma foi, je m'en trouve très-bien.
— Cette réponse n'est pas claire.
— Comment, vous ne m'entendez point?
— Vous suivez de madame Claire
Le sentiment de point en point!
— Non pas... je fais tout le contraire.
KNAPEN.

∴

Durante, las du célibat,
Las de passer ses jours dans le libertinage,
Crut qu'il devrait changer d'état
Et se soumettre enfin au joug du mariage.
On lui proposa deux partis :
Une *femme* grosse et dodue,
Une autre petite et menue;
C'est de quoi contenter les divers appétits.
Toutes deux étaient fort de mise;
Il choisit la petite et dit à part un tien railleur :
Ma foi, de telle marchandise, [leur.
Le moins qu'on en peut prendre est toujours le meil-
BARATON.

∴

Sans dépenser, c'est en vain qu'on espère,
De s'avancer au pays de Cythère.
Mari jaloux,
Femme en courroux,
Ferment sur vous
Grille et verrous;
Le chien vous poursuit comme loups,
Le temps n'y peut rien faire;
Mais si Pluton entre dans le mystère,
Grille et ressort
S'ouvrent d'abord,
Le mari sort,
Le chien s'endort;
Femme et soubrette sont d'accord;
Un pour finit l'affaire.
PANARD.

∴

Un anonyme du siècle dernier a fait sur la *femme* les vers suivants, dignes, il nous semble, de former la moralité de ce long article :

Lorsque le Créateur, finissant son ouvrage,
De ses rares beautés fit le portrait vivant,
L'homme était trop heureux, au sortir du néant,
De porter sur son front cette divine image;
Le monde tout entier était son apanage,
Sur tous les animaux son pouvoir était grand.
Le sort ne put souffrir qu'il vécût si content;
Il lui ravit bientôt un si doux avantage;
Sous ombre de calmer son chagrin, ses ennuis,
On lui fit une *femme*; on ne put faire pis;
Le malheureux dormait, il ne put s'en défendre.
Il vit en s'éveillant la cause de ses maux,
Il la prit; mais, hélas! il devait s'aller pendre,
Car son premier sommeil fut son dernier repos.

— Bibliogr. Une multitude d'ouvrages ont été écrits pour et contre les femmes, ou à propos d'elles. Voici la liste d'un certain nombre d'entre eux :

LIVRES DE PIÉTÉ POUR LES FEMMES; LIVRES MORAUX SUR LES FEMMES.

Manuel des dames (Paris, in-8°); le *Livre de la femme forte* (Paris, in-8° goth.); *Instruction et manière de vivre pour une femme séculière* (Paris, commencement du XVIe siècle, in-8°); *Mirouers et guydes pour les dames et damoiselles de France*, par Yves Magistri (Bourges, 1585, in-4°); le *Cabinet des dames*, par G. Gazet (Arras, 1602, in-8°); *Exhortation aux dames* (Paris, 1598, in-12°); la *Nef des dames vertueuses*, par Symph. Champier; *De officio mariti, de institutione feminæ christianæ*, auct. J.-L. Vives (Hanov., 1614, in-8°); Fr. Barbari, *De re uxoria libri duo* (Paris, 1513, in-4°); le *Livre pour les femmes mariées*, ou-